

Avec une dernière poignée de main Me Marchal congédia son visiteur. Comme il le reconduisait à l'entrée, il vint jusqu'à la banquette où sa cliente demeurait, attendant pour bouger un encouragement. Il le lui donna d'un ton affable.

—Ah ! Madame Nessyer... donnez-vous la peine d'entrer, je vous prie.

Elle refusa le fauteuil qu'il offrait, se posa sur le bord d'une chaise, un coude appuyé au bureau de M. Marchal.

—Eh ! bien, eh ! bien, ma chère madame Nessyer, on ne se voit plus !

Elle voulut s'excuser, il l'arrêta.

—Chacun a ses occupations, absorbantes souvent, et les jours passent... Vous me voyez très heureux de vous revoir, très heureux. C'est, j'espère, un bon vent qui vous amène ?

—Ah ! je crois bien, monsieur !... Pensez donc si je suis contente : mon fils se marie !

La joie de Mme Nessyer ne se refléta point sur le visage du notaire. Il haussa très haut ses sourcils, ses lèvres rasées de près se plissèrent ; il eut un bref et imperceptible sifflement, puis, renversé dans son fauteuil, battant avec un coupe-papier une petite marche au bord de la table, il questionna :

—Une Parisienne ?

—Une jeune fille du meilleur monde... une demoiselle de la noblesse !...

Les sourcils de Me Marchal remontèrent, il refit son petit sifflement.

—Dotée ?

—Ah ! mais oui ! Trois cent mille francs tout de suite. Elle est orpheline de père. Sa mère vit encore et c'est elle qui possède le bel hôtel de la famille, mais mon fils y logera avec sa femme.

Les sourcils du notaire ne s'abaissaient plus ; il demanda sans ménagements :

—Et le... ou les "mais" ?

—Les mais ? dit-elle sans comprendre.

M. Marchal reprit, corrigeant la brutalité de sa question :

—Je veux dire, chère madame, que rien en ce monde n'étant parfait, il se pourrait qu'à tant d'avantages vint s'ajouter quelque petit... désavantage...

—Je n'en connais pas. Georges m'a écrit que Mlle de Givore est charmante.

Cette fois, le notaire sursauta.

—Givore... vous dites Givore?... Il y a — du moins il y avait des comtes de Givore... Je suis assez ferré sur l'Armorial de France et je crois me souvenir que cette famille...

Mme Nessyer interrompit ce retour vers un passé qui l'intéressait moins que le présent.

—Le père de ma future belle-fille était comte, en effet...

Et d'affirmer cela lui parut tout à coup très osé, même un peu effrayant. Elle eut soudain le cœur étroit de jalousie.

—Mon fils aura pour belle-mère une comtesse... et sa pauvre maman est si... si modeste, enfin... est-ce qu'il n'en aura pas honte ?

Malgré soi elle avait exprimé sa crainte à voix haute. M. Marchal s'indigna.

—Allons donc, il ne manquerait plus qu'une horreur pareille ! Votre fils n'est pas un monstre... il a du cœur, espérons-le... bien qu'il ne l'ait pas jusqu'ici prouvé d'une façon éclatante.

—Oh ! Monsieur...

—Non, non — je maintiens mon jugement sur lui — il n'a pas été pour vous ce qu'il devait être. Je vous l'ai toujours dit : vous le gâtiez trop. Il a accepté comme chose due que vous dépensiez tout votre avoir — qui n'était pas gros — sous prétexte de lui conserver intact l'héritage de son père. Eh ! bien, une fois en possession de cet argent, il aurait dû reconnaître les sacrifices que vous aviez faits afin de pourvoir à son éducation. Je vais plus loin. Il ne devait rien prendre de cet argent, vous le laisser... Un garçon, s'il veut travailler, se tire toujours d'affaire et, quand il aurait mangé d'abord un peu de varhe enragée?... Il n'y a pas de nourriture plus fortifiante pour le moral.

—Je n'aurais pas accepté, bien sûr.

—Oui. Mais vous n'avez point eu la peine de refuser.

—Et s'il n'avait pas été tranquille, mon pauvre enfant, croyez-vous qu'il aurait bien travaillé ? Il fallait qu'il eut l'esprit libre pour écrire ces romans. Il vient justement de faire paraître un livre... un très beau livre. Il m'a envoyé tout un paquet de

journaux qui parlent de lui d'une manière bien flatteuse.

—S'il gagne de l'argent, je lui en peux davantage de ne point adoucir votre vie.

—Sa vie, à lui doit lui coûter beaucoup. Pensez donc ! A Paris, il connaît du monde... Tenez, acheva-t-elle, triomphante de l'argument découvert, croyez-vous, s'il habitait une mansarde et portait des habits râpés, que Mme de Givore lui donnerait sa fille unique ?

—Ah ! elle est unique, cette demoiselle ? Vous m'en direz tant...

—Je ne comprends pas...

—Mais moi je comprends : fille unique, mère veuve et riche... Ce doit être une enfant gâtée. Elle a eu la tête tournée par votre Georges qui a la veine — il a toutes les veines — d'être joli garçon, séduisant, chic, élégant... l'air d'avoir grandi dans le luxe et l'opulence... C'est bien ça... il était prédestiné. Vous avez raison de croire à son étoile, madame Nessyer, et moi j'avais tort d'en douter... je m'incline ! Le sort est aveugle... Excusez-moi, je veux dire que le sort n'attend pas toujours qu'on ait mérité ses faveurs... Enfin, je suis heureux, très heureux de vous voir contente et je vous félicite. Oui, oui, je vous félicite de grand cœur... et vous remercie d'avoir pris la peine de venir, vous-même, m'annoncer la grande nouvelle.

—J'y tenais beaucoup... Vous avez toujours été si bon pour nous, si bienveillant !

—C'est tout naturel.

—Et puis, je voulais vous parler d'une petite affaire... une petite... difficulté...

Mme Nessyer s'arrêta, attendant un mot d'encouragement. Mais le visage de Me Marchal semblait s'être durci ; ses lèvres étroitement closes paraissaient résolues au silence.

—Je voulais vous demander, reprit-elle d'une voix plus faible, si vous pourriez m'aider à contracter un petit emprunt.

—Nous y voilà ! dit M. Marchal.

Il frappa sur la table et répéta : — Nous y voilà ! Puis, voyant l'effacement de sa cliente, il s'apaisa :